



HAL
open science

Altérité langagière : représentations et stratégies d'appropriation dans le discours d'étudiants philippins

Théry Béord

► **To cite this version:**

Théry Béord. Altérité langagière : représentations et stratégies d'appropriation dans le discours d'étudiants philippins. RJC2016 - 19èmes Rencontres des jeunes chercheurs en Sciences du Langage, ED 268 - Paris 3, Jun 2016, Paris, France. halshs-01657281

HAL Id: halshs-01657281

<https://shs.hal.science/halshs-01657281>

Submitted on 6 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Altérité langagière : représentations et stratégies d'appropriation dans le discours d'étudiants philippins

Théry BEORD

DILTEC EA 2288 – Université Sorbonne Nouvelle Paris 3
13, rue de Santeuil – 75005 Paris, FRANCE
they.beord@laposte.net

RESUME

Les Philippines présentent un cas radical de mixité langagière. La configuration archipélagique du pays et une histoire coloniale complexe ont façonné une société plurilingue. Confronté au défi de l'unification linguistique, l'Etat tente d'imposer le filipino comme langue nationale tandis que la rémanence de l'anglais trahit l'incomplétude du processus d'indépendance. Cette étude analyse les représentations de ces langues dans le discours d'étudiants philippins habitant les îles Batanes en déterminant leur « charge d'altérité » (Hartog, 1980) respective et en interrogeant cette notion dans le contexte spécifique d'un Etat-archipel. On proposera enfin l'étude d'un cas de double appropriation linguistique avec le taglish, parlure hybride perçue comme une langue autonome émancipée de ses deux langues sources, le tagalog et l'anglais, et qui est devenu le symbole de l'identité plurielle et métissée des Philippines.

Mots-clés : représentation linguistique – Etat-archipel – ethnicité – interlangue – taglish

ABSTRACT

The Philippines showcase a radical case of linguistic diversity. Its geographical configuration and complex colonial history have shaped a multilingual society. Confronted with the challenge of linguistic unification, the state government attempts to impose Filipino as a national language while the resistance of English reveals the incompleteness of the country's independence process. This paper analyses the representations of these languages in the discourse of Filipino students in Batanes islands. It determines their respective "charge of alterity" (Hartog, 1980) by questioning this notion in the specific context of an Archipelagic State. Finally we will propose the study of a double linguistic appropriation through the case of Taglish – a popular hybrid perceived as emancipated from its source languages, Tagalog and English – which symbolizes the plural and mixed identity of the Filipino people.

Keywords: linguistic representation – Archipelagic State – ethnicity – interlanguage – Taglish

1. INTRODUCTION

100 millions d'habitants, 7107 îles, entre 150 et 200 langues autochtones ; une double colonisation espagnole (1521-1898), puis américaine (1898-1946) ayant laissé en héritage deux langues de communication internationale : l'espagnol et surtout l'anglais. Le plurilinguisme est inscrit dans la Constitution des Philippines qui reconnaît une langue nationale – le filipino –, deux langues officielles – le filipino et l'anglais – et dix-neuf langues régionales. Confronté à une fragmentation pluridimensionnelle – géographique, historique, linguistique – l'Etat-archipel philippin apparaît comme une mosaïque de particularismes locaux où la question de l'identité se formule dans un rapport dialectique entre la région, la nation et l'étranger (Gonzalez, 1980). On peut en effet dégager les dynamiques suivantes :

- 1) D'une part les groupes ethnolinguistiques, instrumentalisés par le colon espagnol selon l'impératif machiavélien de « diviser pour mieux régner », continuent de définir une identité exacerbant l'ancrage au niveau local. La géographie dispersée de l'archipel a constitué une « niche écologique » (Scott, 2009) favorable à la constitution d'ethnies qui ont pu être instrumentalisées par le colonisateur. Ce processus a consisté à poser des « lignes de démarcation ethniques » (*ibid*) entre les îles en les fondant notamment sur des différences de pratiques langagières, ce qui a contribué à renforcer leur individuation. Ainsi anthropologues et linguistes recensent aujourd'hui jusqu'à 200 langues et dialectes dans l'archipel (Luquin, 2013).
- 2) D'autre part, depuis son indépendance le pays est engagé dans la construction d'un Etat-nation et la création d'une identité commune. La sélection et la promotion d'une langue nationale est au cœur de ce processus, qui exige de subsumer les particularismes linguistiques locaux au sein d'une langue enfin capable de prendre les dimensions de l'archipel. Forte de son prestige acquis au contact des Espagnols puis des Américains, qui ont fait de Manille leur capitale, l'ethnie tagalog a su imposer sa langue comme base pour l'élaboration de la langue nationale rebaptisée « filipino ». Or, l'imposition de cette langue fait craindre une colonisation intérieure des non-Tagalogs par les Tagalogs et, même si son but était précisément de favoriser l'émergence d'une unité nationale, elle a conduit à attiser les tensions entre la capitale et les régions périphériques (Gonzalez, 1994).
- 3) L'héritage linguistique de la colonisation américaine, longtemps considéré comme un atout donnant un accès privilégié au marché de l'emploi, a conduit les gouvernements successifs à maintenir – sinon à promouvoir – la position de l'anglais dans le système

éducatif, à la fois pour s'assurer de l'employabilité des Philippins à l'étranger et pour continuer d'attirer les entreprises multinationales sur le sol philippin.

- 4) Enfin, résultant de la coexistence de ces répertoires langagiers, une « interlangue » (Boyer, 2000) nommée taglish, s'est installée depuis un demi-siècle dans le paysage linguistique philippin. La notion d'interlangue renvoie à la coexistence de systèmes intermédiaires dans le cadre de l'apprentissage de langues étrangères. Basé sur la combinaison lexicale du tagalog et de l'anglais, le taglish s'est stabilisé et répond désormais à ses propres règles de fonctionnement au point d'être perçu comme une langue autonome. D'abord diffusé par les médias audiovisuels, il connaît une propagation foudroyante depuis les années 2000 avec l'explosion des médias sociaux.

En 2010, les Philippines se sont dotées d'un modèle d'enseignement plurilingue (*Mother Tongue-based Multilingual Education*) qui prévoit que les langues régionales deviennent langues d'enseignement les trois premières années de scolarisation. Cette réforme prend acte de l'échec de l'introduction précoce du filipino et de l'anglais. En effet, ces deux langues incarnent une forme d'altérité linguistique, souvent même, bien qu'à des degrés divers, des langues étrangères. Dans la mesure où l'ethnie tagalog ne représente qu'une partie de la population essentiellement concentrée dans la capitale et sa région, la majorité des Philippins fait donc l'expérience d'une double altérité langagière avec le filipino (puisant en grande partie dans la langue tagalog) et l'anglais. Ces deux langues sont désormais enseignées comme disciplines avant de devenir médium d'enseignement pour les matières littéraires (filipino) et scientifiques (anglais) dans le secondaire ; l'anglais domine ensuite très largement dans le supérieur.

2. MÉTHODOLOGIE

Pour identifier une « rhétorique de l'altérité » (Hartog, 1980) propre à l'archipel philippin, nous proposons de recourir aux représentations linguistiques. Cette notion, dérivée de celle de représentation sociale, s'est imposée dans les années 1990 lorsque l'on a reconnu son rôle dans les processus d'appropriation et de transmission des langues (Castelloti & Moore, 2002). Les représentations sociales des langues, en tant qu'« imaginaires sociolinguistiques collectifs » (Boyer, 2000) nourris d'images, de stéréotypes ou encore de mythes, sont au cœur du processus de construction identitaire.

Pour mettre en œuvre cet instrument, nous avons choisi un cas dont le caractère tranché permet d'illustrer les dynamiques de fond traversant les Philippines : l'archipel des Batanes.

Cette province constituée de dix îles a la particularité d'être la plus septentrionale, la plus petite et la moins peuplée du pays. Isolée à mi-distance entre les Philippines et Taiwan, d'accès difficile, elle présente l'un de ces « micro-climats linguistiques » (Glissant, 2010) emblématiques de l'archipel. Avec environ 33 000 locuteurs, la langue ivatan y est concurrencée par le filipino et l'anglais, toutes deux langues de l'administration et de l'enseignement. Archipel dans l'archipel, les Batanes nous permettent d'observer l'articulation entre le local, le national et le transnational qui caractérise les Philippines.

Notre enquête a consisté en un entretien collectif organisé en août 2015 au Batanes State College à Basco, capitale administrative de la région. Elle a mobilisé 18 étudiants âgés de 16 à 20 ans appartenant à l'ethnie Ivatan et ayant l'ivatan comme langue maternelle. Au cours de deux heures de discussions, ces étudiants ont répondu à une même question portant sur les quatre principales langues auxquelles ils sont confrontés : « Qu'est-ce que l'ivatan/ le filipino/ l'anglais/ le taglish pour vous ? ». Leur discours, enregistré puis retranscrit, met au jour une série de procédés forgés pour négocier l'altérité linguistique.

3. LE DISCOURS DE L'ETHNICITÉ OU L'ALTÉRITÉ PRIMORDIALE DU « JE »

Dans ce discours, la langue ivatan apparaît systématiquement et prioritairement attachée à un lieu – les Batanes – et au groupe qui lui est associé, les Ivatans (« the language used by people who live in Batanes with people who are Ivatans »). Les étudiants multiplient les formules affirmant le caractère localisé et circonscrit de cet ancrage identitaire : « a particular place », « Ivatan is only for Batanes », « no other people can communicate with us if we are gonna use this », etc. Selon Smith, en tant que langue locale, l'ivatan incarne une « culture contextualisée » (cité par Yamashita, 2003), qui semble répondre aux questions fondamentales « qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? ». Les nombreuses occurrences des vocables « province » et « Batanes » pour définir la langue illustrent en effet la fonction grégaire de l'ivatan, qui enracine géographiquement et soude la communauté définie comme une « ethnie » ou encore une « tribu ». Le lien entre la langue et l'identité ivatan est explicitement affirmé (« I consider it as an identity ») sans que celle-ci soit nécessairement exclusive. Un enquêté considère ainsi que la langue ivatan renvoie à « l'une des identités des Ivatans » (« one of the identity of an Ivatan »).

Si elle est une source primordiale d'identité, cette ethnicité insiste sur la différence, sur ce qui distingue des autres tribus, que ces dernières soient prises individuellement ou subsumées par l'Etat-nation philippin : « for me I think that Ivatan language is the one that affects our own our unique identity our the all Philipines and even the all world (it makes us) totally

different from other Philippines and other tribes (it is) our identity and distinction among other places ». L'ivatan apparaît comme une langue ethnicisée, racinée, inscrite dans un terroir, une tradition localisée. L'insistance à faire valoir une différence à travers le positionnement dans une langue, une culture et une histoire particulière renvoie à ce que Pieterse a appelé une « culture territoriale » (cité par Yamashita, 2003). De manière significative le sujet ethnicisé se définit d'emblée comme autre, il marque sa singularité absolue. Le discours ethnicisé, organisé autour de la langue ivatan, constitue un premier niveau de la « rhétorique de l'altérité » qui consiste à se présenter a priori sur le mode de la différence radicale.

Ce terroir fait face à l'idéologie de la construction de l'Etat-nation qui minore les langues régionales et valorise la langue nationale. Durant l'entretien, malgré notre utilisation du terme « langue » pour référer à l'ivatan, les étudiants recourent au terme de « dialecte » tandis que le filipino et l'anglais ont droit au statut de « langue ». Cette opposition langue/dialecte bien connue des sociolinguistes, révèle le caractère diglossique du plurilinguisme philippin, c'est-à-dire que coexistent des répertoires de langues hiérarchisés en fonction des valeurs et des fonctions ainsi que de l'importance qui leur est attribuée. Leur distribution inégalitaire, que l'on peut exprimer en termes de « langue dominante – langue dominée » (Calvet, 1999), marque en outre ici une opposition entre la tribu (ou l'ethnie) et la nation qui tente de la subsumer.

4. DE L'ALTÉRITÉ À L'ARCHIPÉLITÉ : DES APPARTENANCES MULTIPLES

Partant de ce discours de l'ethnicité, les étudiants vont évoquer leur confrontation avec les langues promues par l'Etat. Alors que l'ivatan est présenté comme la colonne vertébrale de l'identité des enquêtés (« the backbone of our identity »), le filipino et l'anglais représentent une altérité linguistique imposée. Un étudiant remarque à propos du filipino : « they made it so that we shall have an official language ». Alors que la troisième personne du pluriel « they » exprime fortement une distanciation, le verbe « made » souligne le caractère artificiel de cette langue créée par décision gouvernementale et diffusée de haut en bas. De même l'anglais est évalué à l'aune de la colonisation américaine comme une langue importée aux Philippines : « the English language is the intrusion of the Americans in the Philippine » ou encore : « it's the invasion of the Americans ». De fait, le filipino comme l'anglais sont bien perçus comme des langues apprises, ce qui les distingue de l'ivatan, langue maternelle acquise de façon spontanée. Leur emploi aux Batanes est circonscrit à un apprentissage formel à

l'école (« in everyday life we use ivatan dialect but everytime we enter the school we use either Filipino or English language »).

Malgré la différence qu'elles représentent et leur caractère imposé, ces langues sont unanimement acceptées par les enquêtés. Elles traduisent un sentiment d'appartenance qui se décline au-delà du local, à l'échelle du national et du global. Avec le filipino, c'est l'indépendance (« the freedom of the country »), l'amour de la patrie et la fierté nationale (« every time I speak Filipino language I feel proud to be a Filipino ») qui sont célébrées. Le nationalisme n'est pas absent du discours de certains étudiants même s'il est secondaire par rapport à l'ethnicité. Le filipino est logiquement décrit comme une « langue seconde » (« our second language ») dont l'emploi est limité dans la province des Batanes. La représentation la plus partagée pose le filipino comme la langue unifiant les tribus philippines (« it unifies the Philippine tribes »). Il est surtout apprécié pour sa fonction véhiculaire pratique : celle d'assurer la communication intertribale, de créer un lien avec les autres provinces voire même d'encourager une forme de solidarité au plan national. De la même façon, les étudiants sont reconnaissants à l'anglais de connecter les Batanes avec le monde et tous conviennent de l'importance de cette langue dans notre monde globalisé (« we are part of the international world »). Mieux encore – il unifie le monde au même titre que le filipino unifie les Philippines et l'ivatan les Batanes (« Ivatan should be united by the language as Ivatan Filipinos are united by the language Filipino and / we are part of we are part of the international world »).

On le voit, l'altérité est constitutive de l'identité de ces étudiants, qui s'articule aux échelles du local, du national et du global. Ces ancrages multiples évoquent la définition de l'identité proposée par le sociologue Stuart Hall comme « espace d'articulation et de mise en tension des différences, c'est-à-dire comme une 'suture' à la fois nécessaire et fragile entre les différentes positions qui composent le sujet » (Hall, 2013, p. 16). On pense à la notion d'identité rhizome forgée par Deleuze et reprise par Édouard Glissant (Glissant, 2010) pour décrire les racines multiples qui constituent le sujet archipélien dans les Caraïbes. De façon significative les philosophies postmodernes, théorisant l'éclatement du sujet contemporain, ont fait de la figure de l'archipel un thème central parce qu'il permet de penser à la fois l'enracinement et le mouvement. Ainsi selon Dumoulié « l'archipel vit dans le flux de l'entre-deux, dans le flux toujours esquissé de l'identité » (Dumoulié, 2003, p. 61). Ouverture, performativité et richesse identitaire caractérisent l'archipel. Westphale va plus loin encore et le définit comme un « ensemble de *kosmoi*, structures pourvues d'un ordre et dialoguant entre elles » (Westphale, 2003, p. 50). Parce qu'il articule le micro et le macro sur le mode de

l'interdépendance, l'archipel apparaît comme une figure du dialogisme bakhtinien. Nous allons voir qu'en effet, aux Philippines, l'archipel induit la circulation des langues et leur hybridation.

5. LE TAGLISH : ALTÉRITÉS APPROPRIÉES, LIBERTÉ RETROUVÉE ?

Si le filipino et l'anglais participent de l'identité des Philippines, ces langues ne sont en tant que telles que partiellement maîtrisées. Les étudiants font le constat de compétences limitées dans ces deux langues. D'où cette représentation unanime : l'existence du taglish, perçue comme une langue autonome émancipée de ces langues sources, s'explique par une insécurité linguistique en anglais et en filipino (« not every Filipino could speak straightly in English or in Filipino »). La maîtrise réelle de ces deux langues est devenue le signe distinctif des milieux urbains favorisés, l'apanage de l'élite, quand celle-ci n'est pas exclusivement anglophone.

Du point de vue de l'ethnie ivatan et des non-Tagalogs en général, le taglish correspond à une double altérité langagière (tagalog et anglais), quoique, comme nous venons de le voir, le degré ou la « charge d'altérité » (Hartog, 1980) de ces deux langues diffère dans la mesure où le filipino, langue nationale, représente une altérité plus familière que l'anglais. La première caractéristique du taglish est d'être une langue déterritorialisée. Au contraire du filipino dont le lien avec l'ethnie tagalog est unanimement reconnu chez les Philippines, le taglish apparaît comme une nouvelle *lingua franca* attachée à aucune ethnie en particulier, ce qui facilite vraisemblablement son acceptation (Rafael, 2000). Les étudiants l'associent plutôt à une tranche d'âge : les nouvelles générations (« the people of nowadays », « the younger generations ») et à un médium de communication, les médias sociaux. Ils décrivent le taglish comme la langue à laquelle ils recourent effectivement pour la communication quotidienne (« everyday communication ») en particulier pour la socialisation avec les jeunes. Mais comment fonctionne cet hybride ? En quoi relève-t-il d'une stratégie originale d'adaptation et d'appropriation ?

L'emploi du taglish apparaît d'abord comme un procédé de référenciation permettant de donner une place à l'altérité. Deux cas de figure sont évoqués. Premièrement le développement du filipino est jugé insuffisant pour nommer les réalités scientifiques (« the mathematics it could not be translated into filipino »). Ce motif renvoie à la sélection de l'anglais pour enseigner les disciplines scientifiques dans le système secondaire et à l'université. Dans les faits, c'est bien le taglish qui domine ces cours, les emprunts lexicaux à l'anglais venant combler les lacunes du filipino. Deuxièmement certaines *realia* philippines

n'ont pas d'équivalent dans la langue anglaise. Un étudiant cite l'exemple du terme « bayanihan », commun au filipino et au tagalog, qui réfère à l'esprit communautaire, au travail en commun, à la coopération nécessaire et à l'unité qui en découle. « Bayanihan » renvoie à une structure sociale clé des Philippines précoloniales totalement étrangère à l'Occident, ce qui rend sa traduction problématique, sauf à reformuler et à expliciter le terme, avec tous les risques d'appauvrissement sémantique que cela suppose. L'emprunt lexical au tagalog et au filipino permet ainsi de pallier au problème de la traduction directe.

Loin de se fonder uniquement sur une stratégie de compensation pour contourner l'insécurité linguistique et les problèmes de traduction, le taglish est au cœur d'un processus d'adaptation et d'appropriation des langues reposant sur le procédé d'hybridation. Contrairement à la fonction référentielle qui substitue une langue à une autre quand le vocabulaire vient à manquer, l'hybridation exploite les répertoires linguistiques des langues en présence pour optimiser l'expression : les étudiants sélectionnent le mot ou l'expression la plus courte, la plus efficace dans l'économie du langage (« sometimes it is shorter », « there are some expression that are long translated in filipino but shorter in english »). Ce faisant ils assument un pragmatisme linguistique qui révèle une aisance à se mouvoir entre les langues en fonction de leurs besoins.

L'hybridation tagalog-anglais repose également sur le jeu ; elle ouvre à l'expression d'une liberté créative. Lorsqu'un étudiant mentionne son expérience d'écriture journalistique, il présente explicitement le taglish comme un procédé ludique auquel il recourt pour « impressionner le lecteur » (« impress the reader »), qu'une écriture dans un anglais pur ennuerait (« some (readers) are bored when only pure English is (used) »). En recourant au taglish dans certains passages de son article, l'auteur crée un « effet d'altérité » (Hartog, 1980). Il donne une couleur locale à son discours qui lui permet de briser la monotonie du discours anglophone en même temps que de signaler sa maîtrise de la langue nationale. Cet effet de style est significatif du processus d'appropriation à l'œuvre avec le taglish. L'hybridation, par les combinaisons qu'elle autorise, offre aux esprits créatifs (« creative minds ») un moyen spécifique de communication (« personal and specific communication »). De fait le taglish apparaît moins comme une langue que comme la possibilité de combiner le tagalog et l'anglais (Rafael, 2000). En tant que langue non normée et non stabilisée, le taglish offre un espace de créativité et de liberté : « Whenever I speak Taglish I feel so free ». Ce rôle fut particulièrement évident sous la dictature de Ferdinand Marcos dans les années 1970-1980 avec l'apparition d'un humour politique jouant des décalages linguistiques introduits par le taglish. Son potentiel ironique et ludique lui ont valu d'accéder au statut de *lingua franca* de

la résistance puis de la révolution qui a conduit à la fuite de Marcos en février 1986 (Rafael, 2000).

Cependant, la portée ironique du taglish est à double tranchant. On peut également faire rire de soi, malgré soi. Ainsi l'intention de cet étudiant qui veut « impressionner » le lecteur en introduisant des mots filipinos dans son article peut-elle être perçue comme une tentative vaine et vaniteuse de montrer qu'il s'est approprié la langue. Il pourrait alors s'attirer des moqueries : « some people may judge you like you are trying hard to make the others impress ». Loin de faire consensus, le taglish crée un clivage qui divise le groupe en deux pendant l'entretien, avec d'un côté ceux qui le considèrent comme une langue à part entière (« I consider Taglish also as a language of the Philippines ») et ceux qui le rejettent catégoriquement (« something that is laughable », « it's a disgrace », « I don't really recognize it as (...) a proper way of talking »). Dans tous les cas, il y a consensus pour admettre que la nature hybride du taglish le condamne à n'être qu'une langue informelle (« informal language », « informal way of speaking ») qui doit être utilisée dans des circonstances particulières (« we should use taglish in the right place on the right time »). Libérés du sentiment d'insécurité linguistique qui accompagne l'expression monolingue en filipino ou en anglais, les enquêtés s'émancipent ainsi de ces langues en créant une nouvelle façon de parler qui leur est propre, adaptée à leurs besoins et ouverte à leur imagination créative.

6. CONCLUSION

Les représentations des langues ont mis au jour une identité spécifique à l'archipel qui donne une place particulière à l'altérité. Porté par un discours sur l'ethnicité, le « je » se présente d'emblée comme un autre radical. Paradoxalement, la « rhétorique de l'altérité » a pour objet premier non pas l'autre mais soi-même. De fait, notre groupe d'étudiants se distingue par sa richesse identitaire aux ancrages multiples et l'altérité apparaît au cœur de l'expérience linguistique des Philippins. Pour preuve, la langue nationale ne joue pleinement son rôle qu'avec l'aide de l'ancienne langue coloniale, sous la forme du taglish. Cette interlangue révèle une façon originale de se mouvoir entre les langues et les identités sans jamais renoncer à aucune. Symboliquement, l'hybridation nivelle les langues et abolit la hiérarchie linguistique traditionnelle établie par les colonisations successives (Rafael, 2000). Face aux politiques linguistiques le taglish apparaît comme un moyen de conquérir un nouvel espace de liberté. Avec le taglish on peut dire, en reprenant l'expression de Louis-Jean Calvet, que le peuple est linguistiquement « au maquis » (Calvet, 1988, p. 155).

7. RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Boyer, H. (2000). Conflit d'usages, conflits d'images. In H. Boyer (Ed.), *Plurilinguisme : « contact » ou « conflit » de langues ?* (pp. 9-35). Paris : L'Harmattan.
- Boyer, H. (2010). « Bâtards linguistiques » ? Les parloirs hybrides entre interlectes et interlangues. In H. Boyer (Ed.), *Hybrides linguistiques : Genèses, statuts, fonctionnements* (pp. 7-17). Paris : L'Harmattan.
- Calvet, L.-J. (1988). *Linguistique et colonialisme : Petit traité de glottophagie*. Paris : Payot.
- Calvet, L.-J. (1999). *La guerre des langues et les politiques linguistiques*. Paris : Payot.
- Dumoulié, C. (2003). Les Îles enchantées de Melville ou « le double principe d'archipel et d'espérance ». In G. Voisset (Ed.), *L'imaginaire de l'archipel* (pp. 53-70). Paris : Karthala.
- Glissant, É. (2010). *L'imaginaire des langues : Entretiens avec Lise Gauvin (1991-2009)*. Paris : Gallimard.
- Gonzalez, A. (1980). *Language and nationalism: The Philippines experience thus far*. Quezon City : Ateneo de Manila University Press.
- Gonzalez, A. (1994). Language and nationalism in the Philippines: An update. In A. Hassan (Ed.), *Language planning in Southeast Asia* (pp. 253-267). Kuala Lumpur : Ministry of Education.
- Hall, S. (2013). *Identités et cultures 2 : Politiques des différences*. Paris : Editions Amsterdam.
- Hartog, F. (1980). *Le miroir d'Hérodote : Essai sur la représentation de l'autre*. Paris : Gallimard.
- Luquin, E. (2013). De l'espagnol au multilinguisme. In W. Guéraiche (Ed.), *Philippines contemporaines* (pp. 287-306). Paris : IRASEC Les Indes Savantes.
- Rafael, V.L. (2000). *White love and other events in Filipino history* (pp. 162-189). Quezon City : Ateneo de Manila University Press.
- Scott, J.C. (2013). *Zomia ou l'art de ne pas être gouverné*. (N. Guihot, F. Joly & O. Ruchet, Trad.) Paris : Editions du Seuil. (Œuvre originale publiée en 2009).
- Westphale, B. (2003). Les Absyrtides ou la métaphore de l'archipel. In G. Voisset (Ed.), *L'imaginaire de l'archipel* (pp. 39-52). Paris : Karthala.
- Yamashita, S. (2003). "Glocalizing" Southeast Asia. In S. Yamashita & J.S. Eaden (Eds.), *Globalization in Southeast Asia : Local, national and transnational perspectives* (pp. 1-17). New York : Berghahn Books.